LETTRE

DE MONSEIGNEUR

L'ARCHEVÊQUE D'AIX,

A MONSEIGNEUR

L'ARCHEVÊQUE DE NARBONNE.



1789.



LETTRE
DE MONSEIGNEUR
L'ARCHEVÊQUE D'AIX
A MONSEIGNEUR
L'ARCHEVÊQUE DE NARBONNE.

Aix le Février 1789.

OU en êtes-vous, monſeigneur, avec vos languedociens ? Pour moi, mes provençaux me feront tourner la tête ; & ſi je n'en meurs, j'en deviendrai fou.

Vous êtes heureux, auprès de moi : ſi j'en crois les relations, vous en avez été quitte pour quelques pamphlets un peu chauds ; mais cela ne brûle point.

Vos dioceſes ont délibéré, délibéré, délibéré ; mais vous n'y étiez point, & vous avez très-heureuſement eſquivé l'ennui : il eſt vrai qu'à vos états vous avez, dit-on, eſſuyé comme nous une bordée de proteſtations, à *babord* & à *ſtribord* ; mais enfin on ne vous a point manqué de reſpect, & vos languedociens ont au moins pris des gants pour jouer avec vous aux petits ſoufflets.

Mais moi, monſeigneur, quelle

différence ! figurez-vous d'abord que je ne ſaurois mettre le bout du nez hors de mon palais, ſans être hué par tous mes paroiſſiens maudits : & je crois , Dieu me le pardonne , que ſi je m'aviſois de dire la meſſe , ils m'accompagneroient encore de leur diabolique muſique , en faux-bourdon ; auſſi je vous avoue que je ne m'y fie pas.

Cette nation ſaltimbanque ; ce peuple de ſinges qui gambadoit au ſon de ſes tambourins , eſt tout-à-coup devenu pour moi un vrai troupeau de lions rugiſſans.

Pires que mes bretons ; ils ont

la rudeſſe de mon pays & la cauſticité du leur : ah ! monſeigneur, monſeigneur ! que ne ſommes-nous à ces tems, ces tems heureux où un ſeul petit prêtre excommunioit bravement tout un peuple ; où quatre mots latins le précipitoient à nos pieds : je vous jure, qu'en un tems pareil il eût été plus facile à mes provençaux, d'avoir de l'eau de la mer que de l'eau bénite : & pardieu, je les aurois fait crêver de la pepie : mais par malheur les drôles ne ſont que trop déſabuſés, & de l'humeur dont je les connois ils emploiroient volontiers l'eau bénite à rincer leurs verres au ca-

baret : j'ignore en vérité s'ils croient en Dieu , mais tenez pour certains qu'ils ne croient gueres aux évêques.

Voilà donc où j'en ſuis, monſeigneur , ſifflé comme un comédien, hué comme un petit vicaire qu'on auroit ſurpris en flagrant délit, inſulté comme un ennemi public, & cela dans le pays même, dans la ville où j'ai regné vingt années ! que vous ſemble de cette ſituation ? elle eſt inſupportable.

J'ai lu que Denis le Tiran , s'accoutuma facilement à n'être qu'un magiſter à Corinthe : je l'en félicite de tout mon cœur ; mais pour moi , monſeigneur

plutôt que de décheoir j'aimerois mieux ufer du petit remede anodin du pauvre *Bonteville*, évêque de Grenoble, & jadis mon grand-vicaire : très-certainement j'y périrai, ou je foutiendrai mon rang.

Vous penfez comme moi, monfeigneur, j'en fuis très-convaincu : anglois à demi, né d'un fang illuftre, pétri d'une noble ambition, doué de plus de génie cent fois qu'il n'en falloit pour être comme moi, de l'académie françoife, vous vous êtes dès long-tems élevé au-deffus de tous ces petits préjugés de la lie du peuple, & qui font comme nos

valets, faits pour nous ſervir, tant qu'ils ſont utiles, & pour être chaſſés quand ils nous incommodent : dans cette indigne révolution vous ferez tête à la fortune, & vous préférerez de réſigner votre bénéfice de Narbonne, à la maniere de Bonteville, plutôt que d'accomplir le proverbe, & devenir *d'évêque meûnier* : que dis-je, meûnier, ce feroit bien pis ; nous ne ſerions que des curés : des gentilshommes tels que nous s'abaiſſeroient à ce point ! en conſcience, le pouvons-nous ? Etoit-ce là notre engagement envers l'état, & celui de l'état envers nous ? quelle per-

fidie ! quelle noire trahiſon !

Monſeigneur , ſouffrez que je répande mon ame dans votre ſein ; ſeroient-ils donc paſſés ces tems fortunés , ces jours à jamais regrettables , où dans nos etats , (car ils étoient bien à nous) nous étions vous & moi des *Amphions* & des *Orphées* , où les hommes les plus fiers fléchiſſoient les genoux devant nous , & venoient , comme autrefois les tigres & les lions , lécher la pouſſiere de nos pieds ; où les pierres ſe remuant à notre voix , élévoient dans les airs , comme par enchantement , vos ſuperbes monumens du Languedoc , & loin

des eaux mon immortel canal de Provence.

Nous étions vous & moi, des rois dans nos provinces ſous un roi qui ne s'en doutoit pas à Verſailles : diſions-nous une ſottiſe ? la ſottiſe étoit un oracle : avions-nous un caprice ? le caprice devenoit une loi : notre mître, monſeigneur, valoit une thiare, & notre croſſe étoit un ſceptre.

Nous goûtions tous les plaiſirs de l'ambition ſatisfaite, & toutes les délices de l'amour-propre raſſaſié ; nous étions les ſaints, les bienheureux de cette vie, en attendant l'autre avec patience

comme vous ſavez. O ! monſei-
gneur, cette révolution m'accable : & j'en pleure d'amertume & de rage ; on a vu ſevrer l'enfant le plus obſtiné du ſein de ſa nourrice ; on a vu des amans paſſionnés, oublier la maîtreſſe la plus chérie ; on a vu des avares devenir prodigues, & des prodigues avares : mais ſe ſevrer du pouvoir ; mais paſſer de la domination à l'égalité, & de maître, devenir ſujet. Non, monſeigneur, cela ne ſe ſupporte point ſans périr.

Ce qui augmente encore ma douleur, vous le dirai-je ? c'eſt que nous périſſons par notre pro-

pre faute : parlemens, évêques, grands seigneurs, il semble que nous soyions conjurés contre nous-mêmes ; & nous ne cessons de faire à l'envi bevues sur bevues, sottises sur sottises.

Voulez-vous, monseigneur, que je vous revele le principe de nos sottises & de nos malheurs, c'est notre ignorance ; nous n'avois point assez observé la différence des tems ; nous nous sommes cru toujours aussi puissans ; & nous avons cru le peuple toujours aussi stupide ; évêques, ou abbés, marquis & comtes, présidens & conseillers, tous tant que nous sommes, nous ressem-

blons à ces vielles coquettes qui ſe croyant toujours jeunes & jolies portent à 60 ans les mêmes parures qu'à dix-huit & vingt : elles ne ſavent point ſe conformer au tems, à leur âge : qu'arrive-t-il ? on ſe moque d'elles. Et c'eſt préciſement ce qui nous eſt arrivé, on s'eſt moqué de nous, parce que nous n'avons pas ſu davantage nous conformer à l'eſprit de notre ſiecle.

Nous n'avons jamais aſſez compris, l'influence maudite mais inévitable, de cet art diabolique de l'imprimerie; invention plus funeſte pour nous mille fois, que celle de la poudre à canon pour

le genre humain ; nous nous sommes flatés que rien ne changeoit; parce que tous les changemens étoient insensibles : regardez l'éguille d'une montre , vous la croiriez immobile : & cependant à la fin de la journée , elle a fait le tour du cadran : l'esprit humain , monseigneur , s'est avancé bien rapidement sur son cadran , & depuis cinquante ans sur-tout ses progrès sont à faire trembler.

Eh ! comment pouvions-nous saisir les nuances de ces changemens ? nous ne lisons point.

Nous n'en avons pas le tems : & si vous voulez bien en convenir entre nous : nos évêques sont

la plupart auſſi bornés que le peu-ple même ; ils joignent les erreurs des préjugés de la premiere condition à l'ignorance de la derniere.

Vous jugez bien, monſeigneur, que je ne ferois point à d'autres, de tels aveux : mais ſuivez l'hiſtoire de nos abbés de qualité ; après s'être barbouillé d'un peu de théologie dont ils ſe décraſſent bien vîte en entrant dans le monde, l'ambition & le plaiſir partagent le reſte de leur vie : devenus évêques, ils ont beau courir à Paris cacher leurs intrigues & leurs ſoupers ; eux ſeuls ſont inconnus pour eux-mêmes ; ils ſubiſſent le ſort de tout homme public ;

public ; celui d'être percé à jour de part en part par les regards d'une foule d'hommes.

Un comédien n'a pas fait quatre pas ſur un théâtre, n'a pas déclamé quatre vers, qu'il eſt déjà jugé par les fins connoiſſeurs, c'eſt envain qu'il ſe retire dans les couliſſes ; le jugement n'en circule pas moins dans le parterre.

Voilà l'hiſtoire de nos évêques ; il faut qu'ils ſe montrent, qu'ils agiſſent, qu'ils parlent en public. Bientôt les hommes inſtruits pénetrent leur ignorance ; les courtiſans devinent leurs paſſions ; le peuple découvre leurs mœurs ; &

de tout cela, monſeigneur, il ſe forme un jugement ſi public qu'à bon beſoin on l'inſcriroit dans l'almanach, entre le nom de chaque évêque, & les chiffres qui marquent le produit de ſon bénéfice.

Et ne croyez pas, monſeigneur, que nos chers amis du moment, les parlemens, qui depuis quatre ou cinq cens ans ont tant tracaſſé, tant travaillé le clergé, & contre qui le clergé, toujours très-reconnoiſſant de ſon naturel, a tant déclamé, tant prêché, ne croyez pas qu'ils en ſoient quittes à meilleur marché que nous? Le même orgueil, les mêmes abus,

la même ignorance, les entraînent au même précipice.

Car, remarquez-le bien, monseigneur, ils ne savent pas plus de loix que nous de théologie ; comme nous ils s'empressent de se débarrasser de ce fatras de l'école pour marcher, disent-ils, plus légérement avec le simple bon sens. Mais ce bon sens est celui d'entretenir des maîtresses, de siéger en public le long du jour dans leurs carrosses, & le soir dans une loge, & de juger enfin, à-peu-près comme nous officions, le plus rarement & le plus promptement qu'il leur est possible. Je ne sais si Dieu s'accommode de notre méthode, mais

il eſt ſûr que les hommes ſont furieuſement ſcandaliſés de celle de nos magiſtrats.

Il y a bien plus ; le public eſt parvenu à redouter ce qu'on appelle les vertus du clergé & de la magiſtrature, plus que leurs vices même ; ſitôt qu'un évêque devient dévot, le voilà intolerant & perſécuteur ; & dès qu'un magiſtrat prend à cœur la *jugerie*, le voilà tyran, & quelquefois bourreau. De ſorte, dit toujours le public, qu'on ne ſait de quel côté ſe tourner ; & pluſieurs même vont juſqu'à ſoutenir qu'ils préférent des vices découverts à de fauſſes vertus.

Retranchez de ce tableau tout au plus une douzaine d'évêques vraiment chrétiens, & quarante ou cinquante magiſtrats éclairés, ſages & bons citoyens; vous conviendrez que pour tout le reſte la vérité même eſt fort affoiblie.

Je n'oſe pas tout dire, de peur d'accident; & ſi quelque drôle du tiers-état alloit intercepter cette lettre, ne doutez pas qu'il ne la fît imprimer pour la répandre du *nord* au *ſud*, & de l'*eſt* à l'*oueſt*.

Telle eſt aujourd'hui leur admirable méthode; pour tourmenter leurs ennemis par-tout à la fois, ils ont trouvé fort plaiſant de nous mettre à la *queſtion* de la

presse ; & c'est ce que ces messieurs appellent la liberté de la presse.

Mais revenons à mon propos ; je parlois de nos évêques & de nos magistrats.

Et notre noblesse, monseigneur, que vous en semble ? Entre nous connoissez-vous d'éducation plus détestable, & de conduite plus dissipée ? De grace, pourriez-vous me citer dans votre province quatre marquis ou quatre comtes (car je ne parle pas de vos hauts barons, ils s'en vont sans dire) qui n'estiment mille fois plus une feuille de leurs parchemens à demi rongés, que le meilleur ouvrage de

Montesquieu, de Loke ou de Rousseau ? Nommez-moi un gentilhomme, pourvu qu'il ait seulement perdu de vue la roture de son grand-pere, qui soit vraiment persuadé de l'égalité des hommes ?

D'un tel homme faites un colonel, vous avez fait un esclave & un tyran ; après avoir baisé les fers que lui donne un commis des bureaux, il va faire sonner bien haut ceux qu'à son tour il donne à son régiment.

Mettez votre gentilhomme dans ses terres, c'est bien pis, il est monseigneur, de la tête aux pieds ; ne parle que de faire donner des coups de bâton, de faire jeter

par la fenêtre ou pourrir dans un cachot, toutes expreſſions d'uſage & devenues une eſpece de *formulaire* noble.

Cependant, monſeigneur, comme je vous le diſois tout-à-l'heure, l'art de l'imprimerie a décraſſé & remonté les rouages de l'eſprit humain; la machine eſt en mouvement, l'éguille marche, & de jour en jour elle marque nos fautes; de mois en mois, d'années en années, elle les rend toujours plus ſenſibles & plus choquantes. Et déjà le peuple même commence à jeter le yeux ſur ce terrible cadran.

Monſeigneur, il a fallu de ſi

triſtes événemens pour me rendre ſenſibles ces vérités cruelles ; l'ame eſt un reſſort qui ſe détend dans la proſpérité & ſe reſſerre dans le malheur ; depuis ces deux mois d'humiliations & de combats, forcé de me réplier ſur moi-même, j'ai plus penſé que dans ma vie toute entiere ; ſans excepter, comme vous le jugez bien, le tems même où j'étudiois en Sorbonne.

Eh bien ! monſeigneur, je vous le répete avec douleur, je me ſuis convaincu, & vous devez être convaincu vous-même que la lumiere déja répandue dans la partie la plus ſaine du tiers-état, commence à pénétrer dans le peuple.

Depuis une année ſeulement, la différence eſt prodigieuſe. A mon dernier départ je crus ne laiſſer en Provence que des provençaux ; à mon retour qu'ai-je trouvé? des eſpeces d'Anglois, des hommes ne parlant du matin au ſoir que droit naturel & politique, contrat ſocial, droit de repréſentation, principes de conſtitution, &c. &c. A la foule de délibérations dont cette province eſt inondée vous diriez que ces gens-ci paſſent le jour & la nuit dans leurs hôtels-de-ville.

Mais ce qui m'a le plus profondément affligé, c'eſt de n'avoir trouvé dans ces délibérations que du ſang froid, de la ſageſſe, & ce

qu'ils appellent des *principes.* Je vous l'avoue, tant de concert & de modération m'ont confondu en me perçant le cœur.

Je ne ſais, monſeigneur, ce qu'eſt votre tiers-état du Languedoc, mais je pourrois vous comparer celui de Provence au *ſphinx*: ſa tête eſt d'une femme & ſon corps d'un lion. La premiere claſſe de cet ordre, eſt ſage & circonſpecte, & la derniere eſt furieuſe; dans cette ſituation que devons-nous eſpérer, & que pouvons-nous faire ?

Le paſſé m'embarraſſeroit bien moins que le préſent; & s'il ne s'agiſſoit ici que de ſavoir ce que

nous aurions dû faire, je vous dirois, monseigneur, que si les grands seigneurs & les parlemens avoient voulu s'entendre avec nous pour tromper le tiers-état, il y a six mois qu'il étoit tems encore.

Au lieu d'irriter ce monstre de l'opinion publique, nous pouvions encore le calmer & l'enchaîner pour toujours en feignant de le flatter.

Les parlemens n'auroient point reclamé leur absurde & maudite convocation de 1614; en allumant cet incendie publique, ils n'auront point averti le peuple de sonner le tocsin contre l'incendie & les incendiaires.

Au lieu de trahir avec audace & lâcheté la caufe du tiers-état, dont ils étoient les défenfeurs naturels, ils auroient au contraire affecté de l'embraffer avec plus d'ardeur : on n'auroit point vu ces réquifitoires impofteurs, ces dénonciations audacieufes, ni ces arrêts tyranniques.

Les notables, de leur côté, fideles au même plan, auroient en apparence confacré tous les defirs, toutes les prétentions du tiers-état.

Alors, monfeigneur, grands feigneurs, évêques & magiftrats, nous devenions les maîtres d'un peuple qui nous auroit adoré com-

me ſes protecteurs ; nous envelop-pions, nous enlacions le miniſtre & le roi même, de tous les liens de la défiance publique, & pendant que le tiers-état ſe feroit flatté de donner par nos mains des chaînes au gouvernement, nous l'aurions tout-à-coup accablé des nôtres dans les états généraux.

Car, n'en doutez pas, rien n'eſt ſi ſimple & ſi imprudent que le peuple dans ſa reconnoiſſance ; tous ſes ſentimens ſont des paſſions, & vous auriez vu toutes les claſſes du tiers-état nommer comme à l'envi, pour ſes repréſentans, ces magiſtrats, qu'elles auroient chéri comme des peres & révérés comme des dieux ſauveurs.

La petite nobleſſe entraînée par l'exemple auroit cru s'honorer en ſe faiſant repréſenter aux états-généraux par des grands ſeigneurs, comblés de l'eſtime publique, & portés juſques aux nues dans l'aſſemblée des notables.

Tous les ordres inférieurs du clergé tremblans devant nous n'auroient pas même oſé penſer à d'autre choix.

C'eſt ainſi, monſeigneur, qu'avec un peu de diſſimulation nous étions les maîtres du royaume, & les états-généraux une fois aſſemblés, là nous faiſions des loix pour les autres & des exceptions pour nous ſeuls. Ah! monſeigneur,

qu'il eſt fâcheux que l'hypocriſie ait paſſé de mode : croyez qu'en tout tems elle ne gâte rien ; & dans ce moment elle étoit vraiment indiſpenſable.

Auſſi n'en ſuis-je pas à mon premier repentir de mon faſte exceſſif, & de mes grands repas, & de mes petites aumônes, & de mon mépris pour mes curés & de ma très-parfaite indifférence pour mes divines & très-ennuyeuſes fonctions : que vous dirai-je, monſeigneur, je donnerois pardieu quatre ans de tous mes revenus pour être un ſaint en ce moment, ou le paroître, ce qui eſt encor plus commode ; je

ſerois

ſerois nommé député aux états-généraux tout comme notre *ami Jean Jeorges*, que les dauphinois ont fourrés dans leur députation, comme on place un ſaint dans une niche ; tandis que vous verrez toutes ces bagatelles de ſcandale que je viens de vous dire me faire manquer la députation pour l'offrir à quelque caffard aux yeux baiſſés & au col torts.

Je vous entends d'ici, monſeigneur, & vous me dites que raiſonner ſur ce qu'il faudroit avoir fait, n'eſt pas du tout parler de ce qui nous reſte à faire : j'en conviens ; mais eſt-ce ma faute à moi tout ſeul, ſi nous avons rendu

le paſſé ſi regrettable & le préſent ſi déſeſpérant? & ſi mettant tous les inconvéniens devant nous, nous avons laiſſé tous les expédiens derriere ?

Car enfin, monſeigneur, nous n'avons que deux planches dans ce grand naufrage : il faut empêcher les états-généraux, ou les maîtriſer.

Les empêcher ! la choſe me ſemble impoſſible à préſent, ſans une guerre civile, ou du moins ſans une diviſion affreuſe, ſanglante, & dont nous ſerions peut-être les premieres victimes déſignées : il y a un coup de poignard ſi facile à donner au clergé, le

refus de la dîme. Et ce coup mortel ſe porte en retirant la main.

Et puis comment empêcher les états-généraux ? en trompant le roi & lui faiſant peur de la nation : mais de bonne foi ; penſez-vous que le roi puiſſe jamais craindre autant la nation dont il eſt maintenant chéri, que les parlemens qu'il déteſte ? comment lui cacher qu'en écartant de ſon trône les loix de la nation, il eſt forcé de ſoumettre ſa tête au joug des parlemens ? comment lui perſuader qu'il vaut mieux pour lui, pour un roi de France être l'eſclave de quelques petits bourgeois, que le compa-

gnon de ſa nation toute entiere ? Le roi, monſeigneur, a de la juſtice dans le cœur, & de la juſteſſe dans l'eſprit, il eſt impoſſible de lui déguiſer de telles vérités ; ce ſont pour lui des vérités de ſentiment : tant il a ſenti vivement les coups d'épingle & quelquefois les coups de poignards que les parlemens n'ont ceſſé de donner à ſon autorité ! Croiez-vous que le roi ne rie pas quelquefois en ſon ame de l'embarras honteux de ces petits ambitieux ſubalternes qui, n'ayant demandé les états-généraux que pour maîtriſer le gouvernement, tremblent maintenant eux-mêmes

en les voyant arriver, & s'ils l'osoient se mettroient à genoux devant le roi, pour qu'il les renvoyât bien vîte, offrant d'enrégistrer s'il le falloit la banqueroute & l'alcoran.

Convenez-en, monseigneur, n'y eût-il que l'insupportable ennui de voir à tout propos arriver en hâte, huit ou dix pédans en robe pour vous débiter gravement un mauvais sermon, qu'ils appellent de *belles remontrances*, en vérité il n'est point d'écolier qui voulût de la couronne de France à ce prix, & soyez sûr que le roi aimera mieux mille fois se livrer de

tems en tems à une nation généreuſe, loyale, aimable, aimante, paſſionnée, même pour ſes rois quand elle ſe flatte d'en être aimée. J'en ſuis fâché, monſeigneur, comme vous pouvez croire, mais je ne vois pas de jour à tromper le roi ſur les états-généraux.

Maîtriſer cette aſſemblée nationale, ſeroit bien mieux notre affaire : mais pour la maîtriſer, il faut au moins y être ; eh! comment l'obtenir avec ces lettres de convocation que le ciel confonde, puiſque nous y ſommes confondus nous-mêmes avec toute la prêtraille du royaume, & que

le miniſtre ſemble avoir juré de tout brouiller dans tous les ordres &, de mêler par-tout la lie avec la liqueur. Puiſqu'enfin, ſelon ces diaboliques lettres, un évêque aura la douleur profonde de confondre ſon ſuffrage avec celui de ſes curés, & que ces ſuffrages, (ce qui eſt le plus perfide) ſeront donnés par ſcrutins.

Quelles ſont nos reſſources ? haſarderons-nous d'avance de publier quelques mandemens pour nous honorer ? S'ils ſont mauvais on les ſifflera, comme étant de nous, & s'ils ſont bons, on les ſifflera, comme étant d'un autre.

Prendrons-nous comme en An-

gleterre, le parti de tenir table ouverte & d'*envictuailler* nos curés & nos petits bénéficiers ? outre l'ennui mortel, ils nous ruineront en fricaſſées & ſe moqueront de nous aux ſcrutins : promettrons-nous des bénéfices, des graces ? ils ne s'y attraperont pas, & les ruſés ſont auſſi capables que nous de tout promettre pour ne rien tenir.

Publierons-nous des écrits par des écrivains gagés ? mais ce ſervice eſt ſi difficile, que tout le monde le refuſe. Nous ne trouvons pas même des menſonges à acheter ; & parmi les plumes les plus vénales, la honte ſemble

aujourd'hui plus puiſſante que l'avarice.

Et d'ailleurs, que dire dans ces écrits ? Nous ne ſommes plus au tems où plaçant le peuple à la lunette de notre lanterne magique, nous lui diſions dans une chambre bien obſcure, *voilà le ſoleil*, *voilà le diable*, & il le croyoit : maintenant quand on écrit il faut au moins ſe faire entendre avant de ſe faire croire : eh ! comment aujourd'hui faire entendre, même au dernier villageois, que Dieu le fit lui tout exprès pour obéir à ſon évêque & à ſon ſeigneur, & nous tout exprès pour lui commander ?

hélas ! les enfans ſe moqueroient de nous.

Auſſi voyez, monſeigneur, à quoi nous ſommes réduits. De tous côtés le tiers-état nous inonde de ſes brochures ; il en pleut par tous les vents. Et je ſuis convaincu que ſi l'on entaſſoit ſeulement autour de moi les ſeuls écrits de Provence, je diſparoîtrois tout-à-fait ; ils m'étoufferoient. Et nous qu'avons-nous pu faire ? pas la moindre réponſe : je me trompe pourtant ; pour reſſource unique, à force de chercher, nous avons trouvé un fabriquant de phraſes à qui nous avons commandé un

livre ſi gros, que perſonne ne fut même tenté de l'ouvrir. Il faut être juſte, il a très-bien gagné ſon argent : c'eſt un baſtion derriere lequel nous nous cachons. Nul n'en approche.

Pour une ſeule miſérable petite ſortie que la nobleſſe de nos états a haſardé dans une lettre qu'elle a fait couler tout doucement au milieu des gazettes, il faut entendre les cris & les riſées de la Province entiere ; il faut lire la brochure qui la dépéce en cent lambeaux : enfin on ne ſauroit expoſer en public le moindre fait un peu faux, le moindre petit raiſonnement tant

ſoit peut ſophiſtiqué, ſans que le tiers-état tout entier, juſqu'à la canaille, ne coure après, avec de la boue & des huées. Il y a loin, monſeigneur, de ces tems à celui où le clergé dépoſoit les rois, tandis que les grands ſeigneurs leur faiſoient la guerre.

De tout cela, je conclus avec amertume que vous ne verrez pas ſeulement dix évêques aux états-généraux, & je doute qu'on y compte un plus grand nombre de magiſtrats, ou de grands ſeigneurs, excepté un la *Rochefoucault*, un *la Faiete*, qui ſont *peuple* : quels autres y verra-t-on ? ſera-ce mon frere ? après la part

qu'il a eu dans la trop fameuse querelle de Bretagne, que le tiers-état qualifie d'aſſaſſinat, je doute que la nobleſſe même oſe le nommer, & qu'on veuille mettre du *Boiſgelinage* dans les états-généraux.

Les ennemis de notre famille n'ont-ils pas déjà remarqué que les *Boiſgelins* remuent tout le royaume par ſes deux extrêmités, la Bretagne & la Provence? ne diſent-ils pas que nous jouons de la France comme les Bretons jouent du bâton à deux bouts?

Vous voyez, monſeigneur, que je vous parle à cœur ouvert; il y a long-temps que nous ne ſaurions

nous tromper. Confidérez donc, je vous prie, quels états-généraux fe préparent, quels noirs nuages s'accumulent fur nos cathédrales & fur nos palais, & comment les diffiper ?

Nous proteſterons, me direz-vous, mais protefter contre une nation, contre vingt-quatre millions d'hommes, n'eft-ce pas tirer un coup de piftolet contre le tonnerre ? N'eft-ce pas de quoi exciter un éclat de rifée qui fera entendu de la derniere poftérité ? Nous reffemblerons à ces criminels qui proteftent contre leur arrêt, tandis qu'on les conduit à l'échaffaud.

Que faire donc, monſeigneur? je vous le demande à vous-même, à vous ſi long-tems l'idole du clergé, & l'oracle du Languedoc. N'aurions-nous donc plus en effet, d'autre maniere de nous tirer d'affaire que celle de l'évêque de Grenoble? Quoique je vous en aie dit, monſeigneur, ceci pourtant demade un peu de réflexions, & ne preſſons rien.

J'ai l'honneur, &c.

A propos, monſeigneur, on dit que vos évêques & vos barons ont écrit au roi une magnifique lettre : je me flatte que vous m'en ferez parvenir une copie. Au reſte,

je souhaite à votre épître plus de prospérité qu'à la nôtre.

Donnez-nous aussi, je vous prie, des nouvelles de votre petite députation postiche *près les états-généraux* ; je suis fort curieux de savoir quel *mezzo terminé* vous avez trouvés entre ces deux fameuses propositions ; *il faut qu'une porte soit ouverte ou bien il faut qu'elle soit fermée*, & comment vous faites pour que la porte des états-généraux ne vous soit ni ouverte ni fermée ; c'est un problême digne du pauvre chevalier de *Causans*.

FIN.